



HAL
open science

Les pratiques du regard. De l'usage de quelques manuscrits enluminés entre XIIIe et XVe siècles conservés à la Bibliothèque municipale de Lyon

Véronique Rouchon Mouilleron

► To cite this version:

Véronique Rouchon Mouilleron. Les pratiques du regard. De l'usage de quelques manuscrits enluminés entre XIIIe et XVe siècles conservés à la Bibliothèque municipale de Lyon. Gryphe, revue de la Bibliothèque de Lyon, 2009, 22, pp.10-17. halshs-00804924

HAL Id: halshs-00804924

<https://shs.hal.science/halshs-00804924>

Submitted on 26 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES PRATIQUES DU REGARD
DE L'USAGE DE QUELQUES MANUSCRITS ENLUMINES ENTRE XIII^E ET XV^E SIECLES
CONSERVES A LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE LYON



BM Lyon, ms 6022, livre d'heures, 1450-1460. F. 158, détail.

Au nombre de ses quelque cinq cents livres manuscrits venus du Moyen Age, le fonds ancien de la Bibliothèque municipale de Lyon conserve de beaux et riches exemplaires décorés et peints, dont les images sont aisément consultables en ligne, faute de pouvoir être directement admirées sur les feuillets de parchemin¹. L'écran lisse de l'ordinateur, les choix de la numérisation et la dématérialisation de l'objet ne doivent toutefois faire oublier le corps et l'épaisseur du livre, les exigences de sa fabrication, les aléas de sa conservation, et surtout la présence initiale d'un lecteur instaurant un rapport personnel, sensoriel et intellectuel, avec son ouvrage. La réalité d'un livre dépend essentiellement de son lecteur, comme le figure, dans une variante décorative ou parodique, ce singe encapuchonné, assis dans l'une des marges fleuries d'un manuscrit du XV^e siècle.

A la recherche des manières de lire au Moyen Age, il faudra encore retirer le document de la main du lecteur privilégié d'aujourd'hui, respectueuse et gantée de blanc, pour tenter de le restituer au possesseur de jadis, avec ses conceptions et sa sensibilité ancrées dans son propre système culturel. Si l'enquête bute parfois sur la difficulté de reconstituer l'univers conceptuel et sensoriel d'un lecteur des années 1270 ou 1460, en fonction de sa condition, de son appartenance linguistique ou sociale, si l'écueil d'une surlecture contemporaine n'est jamais à écarter, l'exercice que constitue cette remontée vers les pratiques anciennes de la lecture n'en demeure pas moins légitime et fascinant.

Dans cette approche globale du document, les éléments non textuels de la page, décors, couleurs, enluminures, pèsent du même poids que les mots et les phrases du livre. Ils viennent soutenir la lecture, l'anticiper, parfois la contredire, guider le regard, séduire l'œil et solliciter l'imagination. Alors, le texte

¹ Site de la Bibliothèque municipale de Lyon, base Enluminures [en ligne]
http://www.bmlyon.fr/trouver/basesdedonnees/base_eluminure.htm (valide en avril 2009)

et le dessin, lorsqu'ils coexistent dans un même manuscrit, l'écriture et l'image, lorsqu'elles se relayent l'une l'autre, sont les deux versants d'un usage non dissocié du manuscrit médiéval².

La prière enluminée

Parmi les manuscrits à peintures qui sont parvenus dans les bibliothèques de conservation, et les collections de Lyon ne dérogent pas à la règle, les thématiques chrétiennes prédominent : consubstantielles aux bibles et aux commentaires patristiques, elles nourrissent aussi la matière hagiographique et romanesque. La frontière médiévale entre le profane et le religieux s'avère extrêmement poreuse — et l'idée même d'une frontière peu pertinente — puisque, dans le monde d'alors, le christianisme est conçu comme englobant. Si, dans les trois derniers siècles du Moyen Age, le clerc et le laïc occupent chacun une place bien déterminée et bien distincte, leur quotidien est cependant ponctué de manière similaire par les rythmes structurants de la vie liturgique : dimanches, fêtes et fêtes, Carême ou Avent, heures sonnées au campanile de l'église voisine... Au cours de ces journées chrétiennes, le fidèle, tant laïc qu'ecclésiastique, fait monter des prières vers le Seigneur Dieu ou vers ses saints, vers Notre-Dame en particulier. Pour l'immense majorité des laïcs, les paroles en étaient répétées par cœur, fondées sur la patenôte (le *Pater*, également appelé oraison dominicale), l'*Ave Maria*, le *Credo* et sur quelques invocations jaculatoires. Pour les prêtres, les frères, les moines et les nonnes, et pour une partie infime de la société laïque, la prière pouvait être soutenue par la lecture d'un livre, avec des formules variées et variables en fonction des heures et de la fête du jour.

Aux clercs séculiers ou réguliers reviennent le bréviaire, le missel, le psautier, utilisables dans le chœur de l'église, à la messe et aux offices communs, mais aussi adaptés à un maniement moins réglementé, susceptibles d'être emportés en voyage et d'être récités dans le cloître ou dans une chambre. Dans les derniers siècles du Moyen Age, les laïcs en possession d'un recueil d'oraisons l'emploient presque exclusivement pour leur dévotion privée. Si, au XIII^e siècle, le modèle est celui du psautier emprunté à la tradition monastique, le XIV^e et surtout le XV^e siècle voient le développement et le succès d'une formule recalibrée, née pour l'usage des laïcs : les livres d'heures. Le psautier était l'apanage de l'aristocrate laïc ; le livre d'heures, indispensable chez les grandes familles, pénètre également entre les murs de riches maisons roturières.

Ajoutée aux textes des oraisons, la peinture vient scander les folios de tous ces manuscrits, tantôt réduite ici aux lettrines ornées, tantôt exposée là sur toute la largeur d'une pleine page aux motifs complexes. *Illuminare* dit le vocabulaire latin de la peinture livresque, signalé dès le XI^e siècle, qui qualifie donc ce que le décor ajoute au manuscrit, non en termes d'agrément et de beauté, mais en termes de lumière. Ainsi le choix du lexique médiéval implique un autre regard sur les usages de l'enluminure, qui laisse à une place secondaire le rôle esthétique et artistique de l'image.

² Le corpus des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Lyon qui sert de base à cet essai synthétique a été rassemblé à l'occasion de plusieurs directions et co-directions de mémoires de Master première année, inscrits à l'Université Lumière-Lyon 2, dans le Master recherche, mention Histoire, histoire de l'art et archéologie, dans le cadre des spécialités "Cultures de l'écrit et de l'image" et "Histoire et archéologie comparées des sociétés médiévales". Signalons ici les travaux de : Claire Archimbaud Fargeat, *Le livre d'heures manuscrit 6022 de la Bibliothèque municipale de Lyon*, manuscrit dactylographié, 2 vol., soutenu en 2006 ; Julia Gauvin, *Le psautier de Jully (Bibliothèque municipale de Lyon, ms 539). Etude codicologique, textuelle et relative à la destination*, ms dact., 2 vol., soutenu en 2008 ; Noëlle Tahar, *Le livre d'heures manuscrit 5154 de la Bibliothèque municipale de Lyon, témoin de la sensibilité religieuse et des pratiques de dévotion à la fin du Moyen Age*, ms dact., 2 vol., D. Riche et V. Rouchon co-dirs., soutenu en 2004 ; Frédérique Zahnd, *La sainteté féminine et ses représentations dans le manuscrit 867 de la Bibliothèque municipale de Lyon*, ms dact., soutenu en 2007.



BM Lyon, ms 539, Psautier de July, première moitié du XIIIe siècle. F. 36 v - 36 bis.

Un détour par l'une des doubles pages du Psautier de July (BM Lyon, ms 539, f. 36 v - 36 bis) permettra de mieux saisir la valeur prégante du vocable *illuminatio*³. Le feuillet gauche renvoie au moment évangélique de la Présentation au temple, où Jésus est reçu dans les bras du vieillard Syméon, qui glorifie alors Dieu de lui avoir révélé dans cet enfant le salut d'Israël et la lumière des nations (Lc, 2, 25-32). Et pour le lecteur du Psautier, l'épisode est bien une fête de lumière, liturgiquement commémoré par un rite d'allumage des chandelles, d'où dérive son nom de chandeleur. Le folio droit est orné de l'initiale *d*, dont la hampe supérieure prend la forme d'un lion et la panse historiée renferme une scène où David, le genou ployé et les mains jointes, invoque la lumière du Seigneur. La bénédiction divine touche particulièrement ses yeux, et le motif du rideau levé au-dessus de sa tête évoque le dévoilement et la révélation. L'initiale porte le commencement du psaume 26 (*iuxta LXX*, selon la numérotation de la Septante), copié en lettres d'or, *Dominus illuminatio mea et salus mea*, et continué en lettres noires *quem timebo?* (*Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ?*). Lumière, illumination, enluminure : dans le contexte d'un livre de prières chrétiennes, images et texte ainsi imbriqués induisent une superposition polyphonique du sens. Les pages peintes décloisonnent les frontières sémantiques entre figure christique, métaphore spirituelle et technique picturale.

Stricto sensu, l'enluminure médiévale doit donc conférer un supplément spirituel à la prière du fidèle et un éclat singulier à sa dévotion. A charge pour l'historien et l'historien de l'art d'en saisir ensuite

³ Sur le Psautier de July, psautier-hymnaire-collectaire, dont la foliotation actuelle et la disposition des enluminures en pleine page témoignent d'un remaniement (sans doute moderne) de son organisation originelle, voir J. Gauvin, mémoire de master cité. Pour l'analyse stylistique du collectaire ajouté dans le deuxième quart du XIIIe siècle, J. Zietkiewicz-Kotz, " Sur la piste du manuscrit 539. Etude d'un témoignage méconnu de l'enluminure parisienne, conservé à Lyon ", *Gryphe, revue de la Bibliothèque de Lyon*, septembre 2006, n° 14, p. 20-27.

la fonction sociale et démonstrative qui lui est afférente. Il n'en reste pas moins que dans sa définition première, l'illumination du livre s'inscrit dans la conception augustinienne, réactivée au XIII^e siècle par Suger ou Richard de Saint-Victor, où l'élévation vers l'invisible est favorisée à travers le champ du visible.

Un *best-seller*, le livre d'heures

Durant le Moyen Age tardif et encore au XVI^e siècle, spécialement en France, en Flandre et dans les Pays-Bas, le livre d'heures a connu une telle diffusion qu'il a pu être qualifié de *best-seller* médiéval. A côté des ouvrages les plus luxueux qui ont fait sa renommée, commandités par les princes et les rois, le livre d'heures a été décliné en de multiples exemplaires, de facture excellente ou plus médiocre, qui témoignent de son succès auprès de toutes les catégories aisées de fidèles laïcs. Car, si les plus célèbres répondaient à une commande exclusive de leurs propriétaires, beaucoup, et non les moins beaux, se trouvaient en vente à l'étal des libraires, d'occasion ou neufs, déjà reliés ou en feuillets séparés, dans l'attente d'ajouts personnalisés ou de la somme que le client était prêt à déboursier⁴.



BM Lyon, ms 6022, livre d'heures, 1450-1460. F. 77 v - 78 : petit office de la Vierge, Annonce aux bergers et début de tierce.

⁴ L'expression de *best-seller* a été en premier lieu employée par L.M.J. Delaissé, " The importance of books of hours for the history of medieval book ", *Gatherings in honour of Dorothy E. Miner*, Baltimore, The Walters Art Gallery, 1974, p. 203-224 (p. 204). Sur le rôle des libraires, I. Delaunay, " Livres d'heures de commande et d'étal : quelques exemples choisis dans la librairie parisienne, 1480-1500 ", *L'artiste et le commanditaire*, F. Joubert dir., Paris, PUPS, 2001, p. 249-270.

La Bibliothèque municipale conserve une quarantaine de livres d'heures, la plupart exécutés au XVe siècle, dont plusieurs, comme le 5154 ou le 6022, sont attribués à de remarquables enlumineurs. Le ms 5154, produit dans la décennie 1460, à la demande du seigneur auvergnat Jacques de Langeac, a été peint par un artiste parisien très réputé, le Maître François, dont on suit la carrière à travers une cinquantaine d'autres ouvrages. Quant aux enluminures du ms 6022, elles sont attachées aux peintres du groupe Jouvenel, dont le nom a été forgé à partir de leur participation commune à un splendide manuscrit exécuté pour le chancelier de France, Guillaume Jouvenel des Ursins (le *Mare historiarum* de Giovanni Colonna, Paris, BnF, Lat. 4915). Actifs en Anjou et dans le Val de Loire, à l'époque même où Jean Fouquet commence sa carrière à Tours, ils s'inscrivent dans le contexte artistique des années 1450-1460, renouvelé par la personnalité du célèbre peintre et enlumineur⁵.

Le livre d'heures est né d'une synthèse souple entre autonomie et standardisation. Son but originel est de permettre aux laïcs d'imiter les moines et les prêtres dans leur récitation de l'office divin tout au long du jour. De cette aspiration à rythmer pieusement la journée lui vient le nom de livre d'heures, le latin et le français médiévaux le qualifiant d'*horae* ou *heures* tout court. Et le temps nécessaire à cette lecture scrupuleuse, répartie du matin au soir, est estimé à environ deux heures quotidiennes. Conçue par des laïcs pour un public de laïcs, quoique des clercs aient pu souvent se l'approprier, cette catégorie de recueil n'a pas fait l'objet du contrôle ecclésiastique, et sa récitation n'était soumise à aucune obligation. Parce qu'il dérive des livres officiels de l'Eglise (le psautier et le bréviaire), il possède une trame fixe, mais des offices ou des lectures supplémentaires viennent s'y greffer, différents d'un livre d'heures à l'autre, si bien qu'il est rare de trouver deux exemplaires absolument similaires. En outre, aux variantes dans le choix des pièces, s'ajoutent des variantes de coutume dans chaque diocèse — ce que l'on nomme l'usage. Si l'usage de Rome est le plus répandu (comme pour le ms 5154), de nombreuses villes possèdent des particularités liturgiques vérifiables dans le choix de certaines prières conclusives. Et le cas du ms 6022 n'est pas rare, où coexistent différents usages, selon les parties du livre. Ainsi donc, cette flexibilité, qui autorisait une réelle personnalisation de l'ouvrage, constitue sans doute une raison majeure de son succès.

Dans sa composition mouvante entrent plusieurs sortes d'éléments. Parmi les plus structurants, hérités du bréviaire, il faut énumérer le calendrier, le petit office de la Vierge, les psaumes de la pénitence, les litanies, les suffrages (ou mémoires), l'office des morts. Au nombre des pièces supplémentaires, insérées plus tardivement, se classent de courts extraits des évangiles, la Passion selon saint Jean, les petites heures de la Croix et du saint Esprit, deux prières à la Vierge (*Obsecro te* et *O intemerata*), un poème sur les joies de la Vierge, les Sept requêtes à notre Seigneur. Au nombre des textes accessoires et variables, viennent des collections de psaumes ou de versets, d'autres offices, et de nombreuses prières extra-liturgiques⁶.

La couleur des heures

Il est permis de s'interroger sur l'aptitude des laïcs les moins lettrés à se repérer dans un ouvrage si composite. Plusieurs obstacles sont évidents : le caractère variable de l'ordre de cette liste ; l'emploi de

⁵ Pour les Heures de Jacques de Langeac, cf N. Tahar, mémoire de master cité, p. 52-54, et I. Delaunay, " Maître François ", *Dictionnaire d'histoire de l'art du Moyen Age occidental*, P. Charron et J-M. Guilloët dirs, Paris, Robert Laffont, 2009 (coll. Bouquins), p. 584-585. Pour les maîtres du ms 6022, et le rayonnement de J. Fouquet sur leur style, cf dans Cl. Archimbaud Fargeat, mémoire de master cité, p. 58-62.

⁶ Sur l'organisation des livres d'heures, à côté de la somme fondatrice, mais ancienne, du chanoine V. Leroquais (*Les livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale*, 3 vol, Mâcon, Protat impr., 1927, et *Supplément aux livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale : donation Smith-Lesouëf et acquisitions récentes*, *ibid.*, 1943), il faut consulter les ressources en ligne, fournies par des sites institutionnels scientifiques : E. Drigsdahl, *Late medieval and Renaissance illuminated manuscripts : Books of Hours*, Copenhague, Center for Håndskriftstudier i Danmark, 1997-2006 [en ligne] <http://www.chd.dk> ; J.-B. Lebigue, *Initiation aux manuscrits liturgiques*, Paris, IRHT, 2007 (*Ædilis*, Publications pédagogiques, 6)[en ligne] <http://aedilis.irht.cnrs.fr/initiation-liturgie/office-heures.htm> (adresses valides en avril 2009).

la langue latine, prédominant, à l'exception de quelques prières en langue vernaculaire ou de passages du calendrier ; le format réduit de certains de ces manuscrits, comme les Heures 6022 ou 5154 de la BM, dont le plus grand des deux n'excède pas 15 cm de haut sur 10,5 de large. Du reste, l'état impeccable de certains de ces recueils a pu convaincre qu'ils n'avaient jamais servi. Apparemment leurs propriétaires employaient à leurs exercices de piété d'autres *Heures*, de moindre prix, et gardaient les plus belles pour l'ostentation, dans le désir d'une reconnaissance esthétique ou sociale, au même titre qu'un bijou.

Ce qui nous semble un frein immédiat à la lecture n'était peut-être perçu qu'en second, tandis que le regard s'attachait à d'autres jalons qui retiennent moins efficacement l'oeil contemporain, en particulier à la part des couleurs. Les copistes, tout d'abord, emploient plusieurs variétés d'encre de couleur sur la page. Au-dessus du tracé de la réglure, souvent d'un rouge sombre, destinée à soutenir une écriture rectiligne, le corps du texte est généralement rédigé d'une encre brune ou noire, mais des mots-repères sont mis en valeur en or, en bleu ou en rouge lie-de-vin. Des portions entières de prières sont rubriquées, c'est-à-dire écrites à l'encre rouge. Les plus chamarrés sont les feuillets des calendriers, conformément à la tradition parisienne, où les noms apposés en liste suivent un code coloré : or pour les fêtes spéciales, bleu et lie-de-vin globalement alternés pour les saints. Lettriste, doreur ou rubriqueur sont autant de spécialités différentes de celle du scribe, et leur emploi des couleurs s'avère indispensable à la configuration du livre. Interviennent enfin les peintres, en nombre variable selon leurs fonctions, par exemple l'un attaché à l'ornementation des marges, l'autre chargé de l'enluminure historiée. L'efficacité des peintures dans la conduite du lecteur est évidente. Car elles obéissent à une hiérarchie de tailles et de thèmes qui ponctue les divisions du livre. Et elles conjuguent la couleur attractive du cadre enluminé et un choix iconographique de l'image qui fait sens.



BM Lyon, ms 5154, livre d'heures, *Heures de Jacques de Langeac*, v. 1465. F. 19 : petit office de la Vierge, Visitation et début de laudes

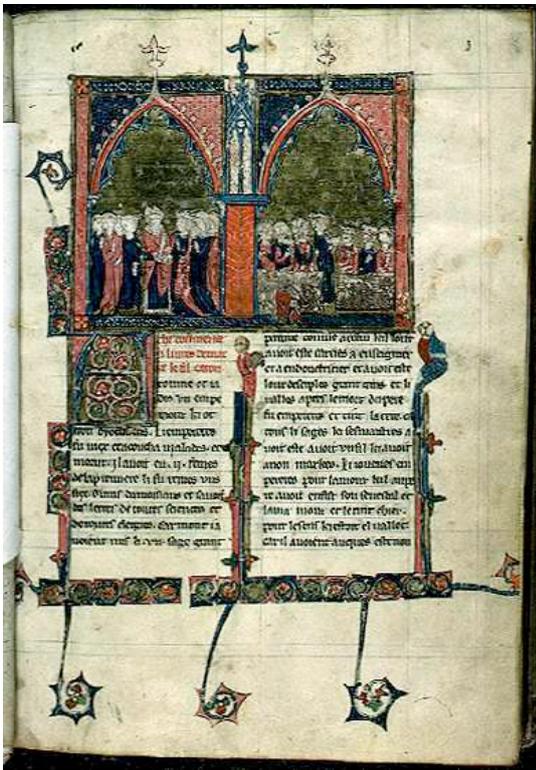
Examinons la mise en page de ces critères sur l'un des feuillets des *Heures de Jacques de Langeac* (ms 5154, f. 19). Il provient du petit office de la Vierge, version abrégée de la formule des bréviaires médiévaux, mais organisée semblablement selon les heures canoniales : matines, laudes, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Placé presque systématiquement après le calendrier, cet office est le cœur du livre d'heures, auquel il a sans doute par métonymie donné son nom, et il reçoit souvent aussi le plus grand soin dans l'exécution manuscrite. Dans le ms 5154, il occupe un bloc de trente cinq folios (f. 8 r à 43 v), introduit par une enluminure de grande dimension, une Annonciation, qui correspond à la première heure, celle de matines, et clos par une page blanche (f. 44 r et v). L'office apparaît donc clairement délimité, aisé à situer visuellement dans le recueil. Chaque nouvelle heure est soulignée triplement, comme ici, par trois marques de couleur : l'une écrite, en rouge, avec les mots *ad laudes* (laudes), les deux autres peintes, avec une enluminure de petite dimension (30 X 35 mm) et une large bordure végétale, jamais identique d'une heure à l'autre. Ces marges fleuries contiennent ici les initiales entrelacées J et M, de Jacques de Langeac et de son épouse Marie de Clermont, formant un chiffre personnalisant dans la bordure horizontale inférieure. Les autres changements de teinte se signalent au milieu de la page environ, sur deux lettres rédigées en bleu au bout de la treizième ligne (*Ps*), précédées, deux mots en arrière, d'une lettre *a* rubriquée. Pour le fidèle, ce sont les abréviations simples et connues qui lui indiquent où trouver le commencement d'un psaume et le chant de l'antienne (ou antiphone). Enfin un nouveau soutien dans sa lecture lui provient des letrines dorées, qui ponctuent l'écriture gothique de ce manuscrit, une bâtarde régulière dont la qualité confirme le professionnalisme du copiste, Jehan Dubreuil, connu ailleurs par le colophon. Elles sont toutes de module identique, à l'exception du *d* du milieu de page, d'une hauteur de deux lignes, qui appelle à son tour l'attention sur le début du psaume noté en bleu.

Ces indications externes ne fonctionnent pas seulement comme des marques de repérage dans le texte latin, elles portent une méthode de lecture de type global, où la mémoire et l'habitude du par-cœur prennent appui sur une image, un début de phrase ou quelques syllabes pour restituer un ensemble. Ainsi, dès l'identification de l'enluminure, le fidèle habitué sait qu'avec la Visitation s'ouvre la page des laudes, car les thèmes iconographiques des huit heures du petit office de la Vierge s'enchaînent presque systématiquement selon l'agencement suivant : Annonciation, Visitation, Nativité, Annonce aux bergers, Adoration des mages, Présentation au temple, Fuite en Egypte, Couronnement de la Vierge. Il en est de même pour l'appréhension globale du texte. Ainsi les trois premières letrines de la page, *d*, *g* et *s*, rythment-elles des formules répétitives, identiques d'une heure à l'autre qui ne nécessitent plus aucun déchiffrement réel. Il s'agit de la classique prière d'introduction des heures tirée du premier verset du psaume 69 (*iuxta LXX*) : *Deus in adiutorium meum intende*, et de son répons : *Domine ad adiuvandam me festina*, suivis de la doxologie trinitaire mineure : *Gloria Patri et Filio et Spiritui sancto. Sicut erat in principio, et nunc, et semper, in sæcula sæculorum. Amen.* (*Dieu, viens à mon aide. Seigneur, hâte-toi à mon secours. Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit. Comme il était au commencement, et maintenant, et toujours, pour les siècles de siècles. Amen.*) Qu'il s'agisse bien là d'un processus mémoriel, la meilleure preuve en est donnée dans le premier verset, car le *D* de *Deus in adiutorium* manque, ou plutôt l'encadrement de la vignette en tient lieu, alors qu'il ne suggère aucune lettre précise. Mais la réintégration visuelle se fait automatiquement.

A nouveau, l'antienne qui suit, aisée à lire, *assumpta est*, ne fournit qu'un *incipit*, à charge pour le fidèle de poursuivre de mémoire le chant marial latin qui lui correspond : *Marie a été élevée au ciel, les anges se réjouissent et dans leurs louanges bénissent le Seigneur, alleluia*. Puis la deuxième moitié de la page est occupée par le psaume 92 (*iuxta LXX*) : *Dominus regnavit decore indutus est...* (*Dieu a régné, il est vêtu de majesté...*). Il est vraisemblable que l'inconfort du lecteur peu lettré face à la langue latine doit resurgir ici avec davantage d'acuité que dans le cas des formules initiales. Toutefois, il ne faut pas négliger la place importante des psaumes dans la pastorale médiévale, susceptible de créer de larges échos avec les passages de sermons et de commentaires oraux, fournis en latin mais aussi en langue vernaculaire. Dans un monde où le support écrit n'est pas majoritaire, l'apprentissage par la répétition et la mémorisation en fournit un supplétif précieux, que notre approche contemporaine ne peut pas négliger.

L'image rare

La spécificité de l'emploi du livre d'heures et la haute tenue artistique des exemples examinés ici, avec les ms 5154 et 6022 de la Bibliothèque municipale, ne sauraient faire négliger les nombreux autres ouvrages où n'entrent ni dimension dévotionnelle prépotente ni qualité esthétique revendiquée. Mieux, pour enquêter sur le rapport entre texte et images, il peut être utile d'envisager un livre plus dépouillé, qui fonctionnera alors comme une épure. Un recueil de vies de saints, le ms 867, regroupe ces critères : livre pieux mais non de piété, écrit en langue vernaculaire et non en latin, décoré d'images mais non saturé de couleurs. Rédigé en *scripta* picarde, produit dans le Domaine royal ou le Comté de Champagne, dans un milieu qui reste à cerner, et destiné à des laïcs, ce volume appartient par ses choix littéraires et stylistiques à la deuxième moitié du XIIIe siècle⁷. Gros de 281 feuillets, il se présente comme un *patchwork* de pièces, à la façon de nombreux manuscrits médiévaux à l'usage de laïcs. Car la rareté du livre en tant qu'objet poussait son propriétaire à y regrouper tous les textes à son goût, quelle que soit leur nature disparate. L'effet composite de l'ouvrage est en outre renforcé par une reliure lacunaire et surtout fautive (exécutée semble-t-il au XVIIIe siècle) qui a perturbé l'ordre initial et la continuité de quelques récits. Il rassemble ainsi : des histoires de la Vierge et du Christ (Enfance et Passion), deux formules de prières mariales, à la manière des offices des heures, une vingtaine de légendes hagiographiques en prose (auxquelles le recueil doit son nom), des préceptes d'édification chrétienne et des sermons, trois romans, un traité de fauconnerie, des Vies des Pères du désert.



BM Lyon, ms 867, *Recueil de vies de saints*, fin du XIIIe siècle.
F. 3 : Mariage de Fiséus, Banquet (*Roman de Marques de Rome*).

⁷ Pour une étude iconographique de ce manuscrit, F. Zahnd, mémoire de master cité. Pour une étude littéraire du légendaire, pièce majeure du recueil, Magali Plattet, *Etude et édition du Livre de la vie des saints, légendaire contenu dans le ms n° 867 du fonds ancien de la Bibliothèque Municipale de Lyon*, ms dact., 2 vol., thèse de doctorat inscrite à l'Université de Savoie, Ecole doctorale SISEO, Département des sciences de l'homme, des humanités et de la société, J.-P. Perrot dir., soutenue en 2009 (à paraître).



BM Lyon, ms 867, *Recueil de vies de saints*, fin du XIII^e siècle.
F. 19 : Mariage de Marie et Joseph, Annonciation.

Toutefois, dans son apparence, le tout est unifié par une écriture aérée et régulière, et une distribution classique sur deux colonnes, le volume mesurant 29,5 X 20,2 cm. L'encre employée est noire, exception faite des passages rubriqués correspondant au début de chaque portion de récit, et aux citations évangéliques ponctuelles laissées en latin. Des encarts historiés sont attachés aux premières lignes rubriquées de chaque section, et ils les suivent ou les précèdent, indifféremment. La sobriété ornementale prime : aucune enluminure en pleine page, les marges sont laissées vides avec leur réglure en évidence. Seuls deux folios ont reçu un décor complet (f. 3 et f. 19). La peinture vient enserrer le texte, le flanque d'une initiale fleurie, le coiffe en haut de page d'une grande enluminure double, et le cerne d'un bandeau à redents qui remonte le long des trois marges. L'ornementation se déploie en appendices végétaux, avec les fleurons couronnant les édifices d'encadrement des miniatures. Des antennes s'épanouissent en volutes denticulées sur les bords externes. Et au sommet des tiges de l'entrecolonne et de la marge de gouttière, l'enlumineur a perché des figures chimériques munies d'instruments de musique.

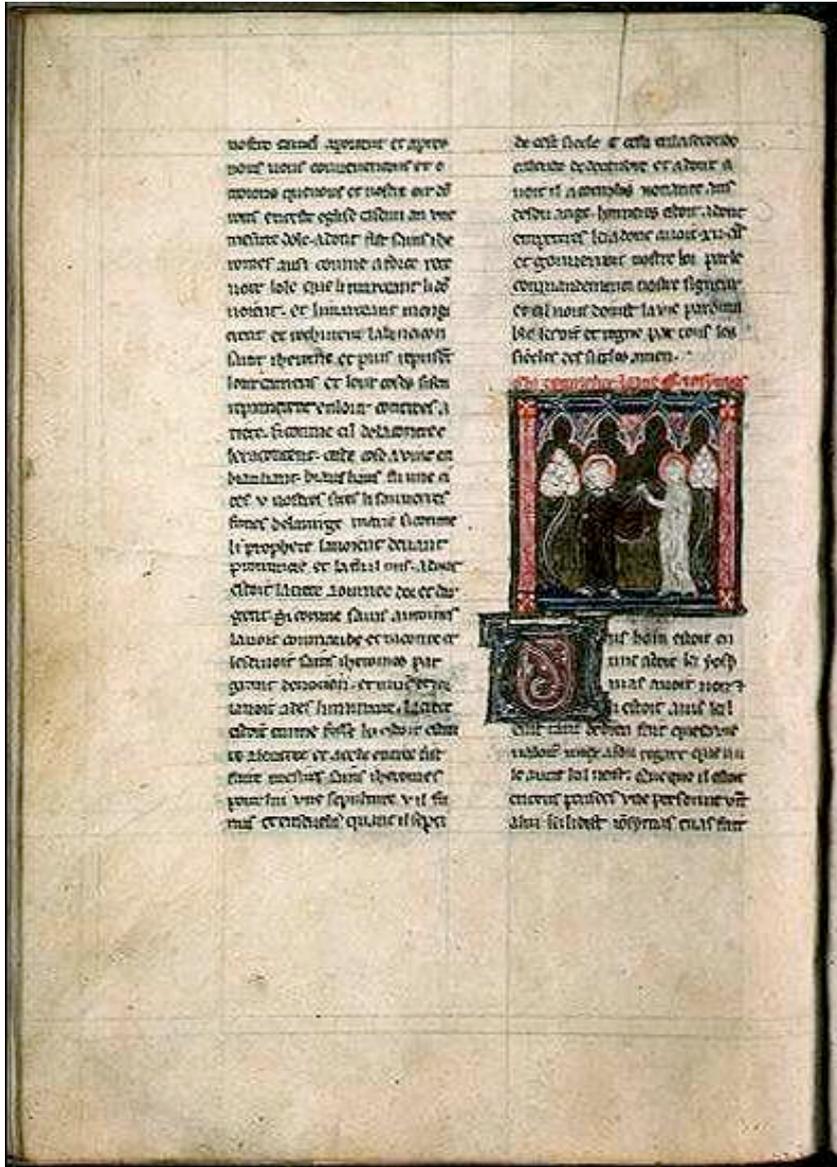
Dans la structure actuelle du recueil, ces deux feuillets se trouvent rapprochés au tout début (f. 3 et f. 19), mais dans la configuration originelle, ils étaient intervertis et prenaient place largement à distance l'un de l'autre. Le premier folio (f. 19), enluminé d'un Mariage de la Vierge et d'une Annonciation, paraît avoir ouvert sur le bloc varié de pieux récits, prières et sermons à portée méditative. Le second (f. 3), décrivant également une scène de mariage, illustre le *Roman de Marques de Rome*, une continuation du *Roman des sept sages de Rome*. Il devait se situer environ au milieu du volume primitif et signalait la série des textes romanesques et techniques (l'*Ordène de chevalerie*, le *Roman de Barlaam et Josaphat*, l'*Aviculaire des oiseaux de proie*).

Que l'enluminure soit utilisée en guise de marque-page coloré, les livres d'heures précédents ne disaient pas autre chose, mais en des termes moins contrastés, car toutes les feuilles faisaient l'objet de soins décoratifs raffinés. En revanche, dans le ms 867, partout ailleurs que dans les folios 3 et 19, les peintures sont restreintes à des cadres de la largeur d'une colonne, sans fioriture ni bordures végétales.

Elles reviennent à un rythme assez lâche, au gré de la longueur du récit qu'elles accompagnent. Le relai est pris alors par des initiales rechargées qui scandent tout nouveau paragraphe. Enluminure sur deux colonnes, enluminure sur une seule colonne, initiale rechargée : avec ce système tripartite économe, la hiérarchisation par le décor est ramenée à une grande sobriété visuelle.

Lire ou voir ?

A la différence d'autres manuscrits surchargés de motifs colorés, la domination sensible de l'image sur le texte est inversée. Dans la portion du recueil dite légendier, où étaient groupés vingt-quatre récits hagiographiques de saintes et saints, martyrs et confesseurs, il n'est pas rare de trouver, entre deux vignettes enluminées, de longs intervalles non historiés couvrant jusqu'à une dizaine de folios.



BM Lyon, ms 867, *Recueil de vies de saints*, fin du XIIIe siècle.

F. 71 : la Rencontre de Zosime et de Marie l'Egyptienne.

Ainsi au folio 71, la colonne de gauche et le tiers supérieur de la seconde portent l'achèvement de l'histoire de saint Jérôme, tandis que les deux tiers restants à droite distribuent, entre l'enluminure et l'écriture, le début de l'histoire de Zosime : *Chi comence la vie saint Josymas*, dit la ligne rubriquée. Suit l'image, puis l'initiale *U*, dessinée en grand module sur quatre lignes, introduit la légende : *Uns hom*

*estoit en une abeie, ki Josymas avoit non...*⁸ (*Il y avait dans une abbaye un homme du nom de Zosime*). Si le récit démarre, en effet, avec le seul Zosime, qui reçoit à la fin de sa vie l'ordre d'aller jusqu'au Jourdain chercher une abbaye où il pourrait s'améliorer encore par la pénitence et le jeûne, l'intérêt se déporte ensuite sur sa rencontre fortuite avec l'anachorète Marie l'Egyptienne, qui s'enfuit à son approche car elle est nue. Le vieillard se détourne et lance son manteau à la sainte. Commencent alors une série d'anecdotes où Zosime n'intervient que comme faire-valoir de la sainteté de Marie l'Egyptienne. Il est le témoin de ses expériences de lévitation tandis qu'elle prie, il recueille le souvenir de sa jeunesse de prostituée à Alexandrie, de sa conversion à Jérusalem, de son errance ascétique munie, pour toute nourriture durant dix-sept ans, de deux pains et demi. Rentré dans son abbaye, le moine reprend, une année plus tard, le chemin du Jourdain, y retrouve la sainte, et lui donne sa première communion. La femme ermite meurt la nuit-même. Zosime, lorsqu'il retrouve sa dépouille, est aidé par un lion pour la mettre en terre. Il pourra alors relater au monde l'édifiante histoire. La légende, venue de la chrétienté orientale, a d'ailleurs connu un immense succès dans l'Occident médiéval, répertoriée sous des versions latines mais aussi vernaculaires nombreuses (du vieil anglais à l'espagnol, en passant par le néerlandais ou l'italien)⁹.

La vignette peinte du ms 867 montre, d'emblée, la première rencontre du moine et de l'ermitte : Zosime, à gauche, plutôt juvénile et tout confus, la paume droite sur la joue, détourne le regard et tend, de l'autre main, le pan de son manteau à Marie, fantomatique figure revêtue jusqu'aux pieds de sa seule chevelure. L'image ne saurait être analysée comme une simple illustration. Si elle l'était effectivement, elle prendrait meilleure place à la fin du texte, à titre de rappel en écho, ou en cours de récit, auprès de l'anecdote du manteau. Au contraire, elle réduit l'histoire narrée à un seul épisode, qui n'est ni le premier ni le dernier du texte. Ce choix iconographique relève de deux raisons conjointes. Il obéit, d'abord, à un stéréotype iconographique, par lequel la représentation-type retenue pour Marie l'Egyptienne est celle de sa nudité cachée. La mise en série des *Vies* illustrées de la sainte confirme que ce motif prédomine au Moyen Age, et non, par exemple, la scène de la communion, rare et plus tardive. Ce stéréotype, ensuite, n'a pu se constituer que parce que la nudité du corps paraissait emblématique de son cursus de sainteté, depuis la prostitution jusqu'à l'ascétisme radical. Le thème concentré en outre une sensualité et un exotisme qui n'ont pu rester sans incidence sur son succès. De ce fait, par confusion sur leur prénom et le métier de leur jeunesse, Marie la Magdaléenne a fini par emprunter à l'Egyptienne plusieurs traits de son apparence, et la supplanter.

L'enluminure anticipe donc l'épisode de la Rencontre que le lecteur ne trouvera qu'au dos de la page suivante. Dans le champ de la page, l'entrelacement du texte initial et de l'image instaure une parité entre titre rubriqué et titre figuré. Mais la ligne rubriquée et les lignes noires qui la suivent ne présentent qu'un seul acteur, Zosime, alors que la vignette historiée annonce bien le deuxième protagoniste et renseigne sur le vrai contenu de la narration. Elle garantit une certaine perception du récit qui doit configurer la lecture des autres passages de la légende. Lire ou voir ? Le bon usage d'un livre peint ne peut se discerner en cloisonnant le texte et l'image, comme de simples accompagnements en parallèle. Les effets qui appartiennent en propre au manuscrit enluminé naissent de la confrontation entre ces deux langages en vis-à-vis. Le regard médiéval sur le livre peint se saisit au point de rencontre de ces coordonnées mouvantes : lire *et* voir.

Véronique Rouchon Mouilleron
Maître de conférences à l'Université Lumière Lyon 2
Laboratoire du CIHAM

⁸ Transcription complète dans M. Plattet, thèse de doctorat citée, p. 277-283.

⁹ P. F. Dembowski ed., *La vie de sainte Marie l'Egyptienne. Versions en ancien et moyen français*, Genève, Droz, 1977, p. 9-10.